

Nouvelles Magnycoises

Il y a des talents cachés chez les Amis de l'Estaminet et de la Culture. Tandis que certains manient fouet et spatule, d'autres s'expriment par leur plume. À l'occasion de ce numéro exceptionnel, nous avons demandé au club de lecteurs de l'association d'écrire une nouvelle. Une seule contrainte : insérer Magny-les-Hameaux dans le texte. Extraits choisis.



Auguste jeta un dernier coup d'œil à son reflet dans le miroir suspendu au-dessus du lavabo installé depuis peu derrière la porte d'entrée. Il enfila sa veste du dimanche, celle qu'il mettait surtout le dimanche matin pour aller à la messe. Il trouvait presque ridicule de la porter en ce début d'après-midi mais il n'avait rien de mieux pour accueillir sa sœur.

Alice, de trois ans sa cadette, l'avait prévenu par téléphone de sa visite. La voix péremptoire sur le répondeur ne laissait aucune place à la discussion. Au moins, elle ne trouverait rien à redire à sa tenue vestimentaire. Pour ce qui était de son logis, ce serait certainement une autre musique ! Auguste promena son regard sur la pièce commune qu'Alice elle aussi avait bien connue : le buffet deux-corps en chêne où, comme des reliques, étaient entreposés les services de vaisselle du mariage de leurs parents. L'évier profond en émail désormais ébréché avait été posé quand ils avaient accepté l'eau courante ; la table en formica et les quatre chaises avaient elles aussi participé à ce grand saut dans le monde moderne.

Le regard d'Auguste se posa presque en même temps sur les quelques photos de famille encadrées posées sur le buffet et sur son vieux cartable en cuir. Ce vestige de ses quelques années d'école lui servait désormais pour ranger « ses papiers » comme il disait. Toute sa vie tenait dans les trois soufflets de cette chose avachie. Leur mère aussi n'avait eu de toute sa vie qu'un seul sac qui ne s'était jamais usé : petit, noir et ne contenant pas grand-chose. Alice, elle, arriverait avec autre chose comme sac. Ah ! ça non, elle n'était plus cette gamine rondouillarde de la photo. Avec ses sacs à main nombreux et voyants, Alice entendait faire oublier son enfance sans chauffage central ni salle de bain dans ce trou perdu d'une petite ferme de Magny les hameaux. Cette fois encore, Alice l'exhortera à prévoir des travaux : faire mettre l'eau chaude, refaire le sol, poser une douche. Mais Auguste savait aussi qu'Alice capitulerait assez vite. Le jour tombant, elle serait pressée de regagner son douillet appartement de Versailles. Ses entreprises pour le moderniser seraient un échec une fois de plus.

Comme il aimerait voir se craqueler le vernis que sa sœur avait posé en barrière entre elle et leur enfance. Auguste soupira ; un jour, peut-être, les souvenirs joyeux de leurs rires redonneraient à sa petite sœur ses yeux rieurs et ses fossettes de la photo sur le buffet.



Un piano, une armoire blanche, deux petits lits avec une échelle, et une tente d'indiens. Dans le salon un canapé dans lequel nous dormons nous les parents, que je peine à refermer chaque matin : 47 m² - 3^{ème} étage - à mes pieds le métro, à main gauche le prisu.

Deux enfants jolis que je mène au Luxembourg afin qu'ils voient les arbres et fassent un tour de petit âne. « Dis maman, un « nâne » ? alors on dit deux nânes , quatre ânes et cinq trânes ? », petits becs collants de sucre.

Pas d'ascenseur, je hisse un bébé sur la hanche un cabas de l'autre côté tout en encourageant l'ainée à me suivre (pendant cette ascension en bas dans le hall quelqu'un vole la poussette)

Et voilà qu'un beau matin elle arrive ! La lettre de l'OPIEVOY! Orange elle était, un méchant feuillet orange et laconique : on nous attribue un pavillon avec un jardinet à Magny les Hameaux quartier du Buisson ! Dix lignes d'un descriptif sommaire, qu'importe on est heureux on imagine le tobogan les balançoires, les fleurs, les goûters au soleil, le barbecue ! De buissons il n'y en avait guère !

Magny les Hameaux ? Autant dire Tombouctou, vite une carte !

Dès le dimanche nous nous précipitons et là, stupeur et incrédulité : une vaste étendue de gadoue, quelques commencements d'immeubles s'étalent devant nous, pas un chat, des engins de chantier. De semaines en semaines des maisons apparaissent comme des châteaux de cube, des grues apportent des pans de murs entiers, un toit et hop voilà une maison, une « maison » aux yeux crevés. Personne alentour. Le « jardin » n'est pas délimité, il s'agit d'une longue bande de terre tout le long d'une rangée de maisons, derrière elles. On y voit des ornières profondes creusées par les roues des engins de chantiers remplies d'eau sale ... Il s'agit d'empêcher les enfants d'explorer ce territoire ...

Octobre 1974, on arrive avec le camion. Nos voix résonnent étrangement dans cet univers vide. Mon ainée de 6 ans va à l'école André Gide, en poussette car elle enlève ses bottes jusqu'aux genoux. Il n'y a aucun commerçant, juste une toute petite épicerie rue J. Lemarchand et un poissonnier une fois par semaine route de Versailles. On commence à faire connaissance avec quelques voisins, naufragés comme nous, on est solidaires, on se conduit à tour de rôle au carrefour des Ulis, on garde les enfants les uns des autres. Au centre social existe une animatrice qui me fait connaître une famille avec laquelle je suis toujours amie.

Partons à la découverte. Nous saluons tout d'abord une femme âgée qui pompe de l'eau devant sa mesure en face ce qui fut la mairie annexe.

Parvenus au « vieux Cressely » nous comprenons que ces solides pavillons sont le logis et le fruit du travail de retraités. Ces rues sont calmes.

Nous enhardissant nous arrivons au village, traversant des prés et laissant une ferme de côté. L'émouvante église, son petit cimetière, l'école d'opérette nous charment, et la mairie, qui s'enorgueillit d'un tilleul magnifique dans le parc. J'ai perçu alors l'âme d'un lieu habité, l'âme des personnes illustres qui ont hanté cette demeure, Rosa Bonheur, Albert Camus en voisin, leurs brillants amis parisiens...

Au buisson, comme dans un dessin animé le quartier se peuple rapidement, des jardins se dessinent, des jeux d'enfants s'organisent, des fleurs, des chats, des voitures... une vie qui se construit et nous attache.

La conclusion : Aujourd'hui pour rien au monde je ne quitterais Magny-les-Hameaux de mon plein gré.

La population

La vie associative

Les commodités

Entre certains voisins presque une vie de famille

Claire Gabrial



Il est tôt, l'air est frais et brumeux...
J'aime ce moment de la journée où la nature se réveille et que l'on sent que tout est possible.
Je me concentre sur la route surtout ne pas faire d'impairs, ni se faire remarquer quoique à cette heure de la matinée

Dans le véhicule, six migrants serrés les uns contre les autres pour se réchauffer ou se rassurer. Nous les accompagnons vers la frontière du pays où ils souhaitent trouver une place. Ils viennent de très loin...ils ont quitté leur pays, leur famille avec déchirement et avec au fond du cœur ce sentiment qu'ils ne reverrons plus certains d'entre eux, qu'ils ne verront pas grandir leurs enfants.... Ils sont arrivés au village dans la nuit, en tonges, les pieds ensanglantés, les yeux hagards, transis de froid.

Ils se sont reposés. Nous les avons nourris, soignés, habillés en conséquence.

Aujourd'hui c'est la dernière étape du voyage que nous partagerons avec eux. Nous empruntons les petites routes, les départementales où l'on ne croise aucun uniforme....police, armée, douane....Nous sommes en état d'urgence, ne l'oublions pas! Par prudence, à quelques kms devant nous, un copain du réseau sécurise notre passage Il nous préviendra si quelque chose lui semble bizarre.

Je suis sidérée par ces gens qui partent sans aucune connaissance géographique des pays traversés, sans parler un mot d'anglais, sans savoir lire notre langue et qui, une fois en France prennent n'importe quel train au risque de revenir sur leur pas ou se jeter dans la gueule du loup.

Faut-il être désespéré !

Je rêve d'un monde où les mots partage, vivre ensemble, solidarité, fraternité auront un sens!

Pourquoi tout est-il si difficile dans ce monde du chacun pour soi ?

Les crises migratoires ont toujours existées mais aujourd'hui les politiques se montrent impuissantes à trouver des solutions et les médias nous oppressent par leur non-objectivité.

Je me souviens de l'arrivée de ma famille sur la commune de Magny les Hameaux, dans les années 60. Ce qui m'avait surpris était la diversité et le mélange des origines de nos voisins. Il y avait beaucoup d'arméniens mais également des russes, des polonais, des yougoslaves, des roumains, des italiens, des espagnols.....et j'en oublie. Bien sûr, il y avait parfois des tensions mais jamais rien de grave.

Ils avaient quitté, eux aussi leur pays et leur famille par peur du lendemain. Leur long voyage les avait amenés dans notre commune. Ils s'y étaient sentis bien, avaient tissés des liens et plantés de nouvelles racines.....

J'aimais les entendre parler de leur pays, les yeux brouillés, un triste sourire aux lèvres. Les polonaises et les russes portaient des foulards magnifiques, très colorés, signe de leur appartenance culturelle.

Où est ce temps-là?

La solidarité et le vivre ensemble ont laissé place à l'individualisme.

Aujourd'hui, avec l'Europe on ne parle plus d'immigration des pays de l'Est. A part la langue, ces *populations* ne se distinguent plus de nous mais dès que l'autre est différent par sa couleur de peau ou sa façon de se présenter, c'est le rejet!

La solidarité et le vivre ensemble ont laissé place à l'individualisme.

Pourtant un regard, une main tendue, un sourire ce n'est pas grand-chose... j'ai honte!!!

C'est pour cela qu'aujourd'hui, je me retrouve au volant de ce véhicule.

Dominique



La rue de mon enfance était écrasée de soleil. On y entendait les matrones chanter, se disputer en étendant le linge. On y sentait de délicieuses odeurs de cuisine et les enfants s'en donnaient à cœur joie, sans autres jouets que ceux issus de leur imagination. Des chariots, des osselets nous étions inventifs et débrouillards.

Il y eut la guerre, l'exode et très jeune je me suis trouvé sans famille ni maison.

Après une certaine errance, l'énergie me conduisant de petits boulots en petits boulots, ce fut l'exil dans des conditions épiques avec une valise en carton comme on dit. Rien ne m'arrêtait et je rêvais de l'Australie mais je me suis fixé avant d'y arriver :

En effet, mes pas, un lundi de Pâques tout gris, m'amènèrent à Magny les Hameaux où derechef j'attrapais un rhume carabiné. Tout était gris et mon cœur de la même teinte. Je parlais à peine français.

Très vite j'ai aimé cette ville, la belle campagne environnante, les gens, la vie des associations, j'ai adopté (et ce fut réciproque) Magny les Hameaux et même une magnyçoise !

Felice Vallario



L'hiver n'arrivait pas à prendre fin. Mi-mars, il y eut quelques journées qui ressemblaient à une ébauche de printemps. Les premiers jours d'avril démentirent le dicton « en avril ne te découvre pas d'un fil », une éclosion de feuilles saupoudra de vert les buissons bas de la forêt. Le temps des longues promenades était revenu.

Il faut dire qu'à Magny- les- Hameaux, nous étions privilégiés : vastes plaines entrecoupées de chemins de terre, sentiers bucoliques serpentant dans des forêts centenaires qui offrent, au détour d'un chemin, un chêne majestueux, une prairie vert tendre ou un chaos de buttes, vestiges d'anciennes carrières.

C'est là souvent que me mènent mes pas.

Surplombant un vaste trou, exposé plein sud, un tapis d'aiguilles de pin : c'est ma place. Je médite, les yeux clos, face au soleil, hors du monde. Le sol sur lequel je suis assise est tiède, je le caresse, les aiguilles de pin me picotent légèrement la paume des mains. Quand une intruse arrête mon geste ; je regarde ce qui se trouve là : une sorte de lacet de cuir, comme planté en terre émerge du sol.

Je referme les yeux. J'ai déjà vu, sur une paire de chaussures, des mocassins je crois, ce genre de lacet. Ils étaient terminés par une petite clochette en métal. Un timide sourire étire mes lèvres. Je revois mon professeur de français allant et venant tout en nous dictant son cours, d'un pas lent et régulier, jetant la jambe et retenant son geste pour poser le talon. Il marchait ainsi en silence, mais la clochette de sa chaussure s'agitait, désespérée de n'émettre aucun son. Mon sourire s'élargit. Non, ce lacet je l'ai vu ailleurs.

C'était à Noël. Toute la famille était réunie, un des enfants de mes frères avait reçu en cadeau une panoplie de « Thierry la fronde », un chapeau, un arc, une petite bourse avec un lacet en cuir. Et le Père Noël, particulièrement bien informé de la gourmandise du destinataire, avait poussé la complaisance jusqu'à remplir la bourse de grosses pièces en chocolat doré...

...Un cordon de bourse.

Je retrouvais du bout des doigts le « cordon », me redressais rapidement, jetais un regard furtif alentour ; une irrésistible envie de savoir s'empara de moi. Mon laguiole que je n'oubliai jamais, était au fond de ma poche. Officiellement, il pouvait être utile si d'aventure je croisais quelques champignons, mais plus confusément, il était ma garantie, me protégeait contre les mauvaises rencontres, fermement décidée à préférer être « le boucher plutôt que le veau » !

Je ne voulais pas tirer bêtement au risque de casser la lanière. Je m'appliquais donc délicatement et méthodiquement à inciser l'épaisse couche d'humus, toujours plus profondément. Je devais maintenant écarter la fente pour permettre à mon couteau et à ma main de poursuivre l'opération. Une pression un peu plus forte fit brusquement apparaître une masse sombre, ronde, enveloppé d'un délicat entrelas de filaments blancs. Je savourai l'instant, le prolongeai, figée.

Un craquement de brindilles mêlé à des halètements saccadés rompit ce moment de grâce. Sur ma gauche un homme se hissait, s'aidant d'un bâton, un chien nez au sol dans ses pas. Un homme qui promène son chien ne peut pas être fondamentalement mauvais... Mais bavard si !

Je m'étais discrètement assise sur les lieux du crime, comme une poule protégeant sa couvée, l'air buté bien décidée à écouter la rencontre, ma main négligemment posée sur mon laguiole fiché en terre :

« Vous cherchez des champignons ?

– Non, je chasse le sanglier !

- Sans rire ! »

Ma réplique lui effaça son sourire. J'avais atteint mon but. Sans honte.

Il s'éloigna. Seul son chien, qui ne comprenait pas la situation, fit encore quelques cercles autour de moi, hésita puis rejoignit son maître avec de grands bonds. L'attente pris fin. Un dernier regard alentour... Je fendis la bourse.

Je dus déglutir plusieurs fois tant le spectacle que je découvris dépassait mon imagination ! Un entrelacs de bagues aux pierres chatoyantes, des médailles ciselées, des chaînes en or aux maillons incroyablement gros et des pièces, des pièces...

Tout se bousculait dans ma tête à une vitesse vertigineuse : mes chasses au trésor de petites filles, qu'est-ce que cette bourse faisait là ? À qui appartenait-elle ? Et si je gardais tout, serait-ce vraiment malhonnête ?

Déjà un étrange sentiment de culpabilité me fit venir le rouge au front ce qui ne m'empêcha pas de surveiller les bois, prête à cacher et défendre mon trésor. Et puis la curiosité redevint la plus forte et j'entrepris l'inventaire. Les bijoux étaient manifestement anciens sans que je puisse les dater. Les pièces, peut-être, allait me renseigner, si toutefois le profil gravé sur la face m'était connu, voire même allais-je découvrir une date comme sur notre monnaie actuelle.

Je prie la plus grosse pièce. Côté pile, des lignes ésotériques, tendance géométrique peut-être je crus deviner des outils, une fourche...

Côté face un portrait d'une incroyable expressivité. Un regard indéfinissable où se mêlaient la cupidité et la cruauté. Instinctivement, j'éloigne de ma main tremblante la lourde pièce en or sans pouvoir détacher mes yeux de ce terrifiant personnage. C'est alors qu'une chose incroyable se passa :

Ses traits se déformèrent, sa bouche pris un vilain rictus et un rire sardonique, terrifiant me glaça le sang.

Je jetai la pièce et secouai ma main, mon bras, fit un bond en arrière, comme si je m'étais brusquement assise sur un lit de charbons ardents. Mais son rire ne s'arrêtait pas et semblait même s'intensifier. Je vivais un instant de pure terreur ! Mon cœur allait éclater ! Je secouai et tapai frénétiquement le sol pour extirper cette infamie de ma main, affolée.

Puis le rire s'éloigna, se mua en cris rauques, en battements d'ailes et j'assistais groggy à une furieuse bataille de geais. Sans quitter les oiseaux des yeux, je posais ma main au sol : un chaud tapis d'aiguilles aux pointes acérées finit de me réveiller.

Josette Le Vot



Des lendemains enchanteurs.

Pourquoi suis-je venue me terrer dans cette bourgade du Montana ?

Arrivée hier, je m'ennuie déjà. New-York me manque.

« Mettez-vous à l'abri m'avait lancé Terry Madison, chef de la Police du 14^{ème} district et vos lendemains seront meilleurs.

C'était il y a une semaine... Alors comme une automate, j'avais fait mes valises, fermé les volets, tiré les rideaux de ma petite maison de Brooklyn où je laissais les rires et les tourments de mes parents défunts roder dans ce lieu si familier.

Je n'étais pas parti souvent...

La distance que j'avais mise entre mon ancienne vie et ma nouvelle me paraissait aujourd'hui suffisante... Personne ne viendrait me chercher ici, personne ne pouvait deviner que j'étais là. Assise sur un vieux fauteuil à bascule, devant un feu rebelle, je réfléchissais...

Très vite, des pensées se bouscuaient dans ma tête... ma mère, mon père... Pierre, morts... Dorothy, morte, Terence, Mr Sullivan morts aussi. Tous morts en 4 jours sauf mes parents morts dans un accident 2 ans plus tôt. Pourquoi ce cercle de morts autour de moi ?

« Nous vous avons retrouvé rapidement, m'avait dit le flic. Trois semaines pour recouper les informations... vous êtes la pierre d'angle de cette enquête. Le point commun entre ses personnes, c'est vous... Ils ne se connaissent peut-être pas tous mais tous vous connaissent.

Terence vivait dans le Massachussets. C'était votre petit ami à Harvard... Pierre, votre cousin français était reparti vivre à Magny-les-Hameaux, une petite ville proche de Paris... Dorothy, votre voisine et Patrick Sullivan, votre facteur...

Lors de notre entrevue Madison m'avait expliqué que dans la Police, ils utilisaient depuis peu un logiciel de recoupements d'informations tout à fait performant. « Nous rentrons des données concernant le cercle relationnel d'une victime en remontant dix ans en arrière dans la mesure du possible... (Nom, Prénom, adresse de toutes les fréquentations de la personne)... nous les communiquons à Interpol et des algorithmes font le reste. Un nom est sorti, le vôtre. »

Il y a un mois, en l'espace de 4 jours, 4 personnes ont été assassinés aux Etats unis mais également en France et toutes me connaissent. Merde

Pourquoi ?, je suis ici pour réfléchir, Pourquoi moi ?

Qu'ai-je donc de particulier ? Quelqu'un m'en veut-il ? Je ne pense pas avoir d'ennemi.

Pourquoi s'en prendre à mes proches ?

Essaie de ne pas paniquer sinon tu vas perdre tous tes moyens. Il faut que tu te centres. Il faut te concentrer.

La pratique du yoga m'avait permis d'appréhender des moments de montée d'angoisse, m'avait appris à les canaliser. Je respirai longuement et le calme se fit en moi.

Les mains derrière le dos tel Napoléon réfléchissant à sa prochaine stratégie de bataille, j'essayais de trouver le lien afin de ne pas me laisser gagner par la trouille.

Je constatais, à mon grand désappointement que mon cerveau n'était pas un ordinateur et que je n'avais pas d'algorithmes intégrés.

Je peux quand même faire la liste de ce qui pourrait rapprocher ces personnes.

J'établis un tableau reprenant minutieusement tout ce que je savais d'eux.

Je n'avais pas vu Terence depuis 2 ans. J'ai hébergé Pierre de passage à New-York une dizaine de jours il y a 6 mois. Je croisais quelquefois Dorothy au drugstore et nous parlions de mes parents

décédés dans un accident de la route 3 ans auparavant .Elles les aimaient beaucoup... d'ailleurs, les premières victimes se sont eux... En pensant cela, je m'étonnais de penser ce... d'ailleurs.

Ce peut-il que le lien soit mes parents et non moi... Les 4 victimes connaissaient aussi mes parents... un point que les algorithmes de Madison n'avaient pas décelé. Dois-je lui dire ?

Un chien aboyait au loin, dans la nuit, sur la route... l'aboiement se rapprochait. Que faisait ce chien ? Le petit portail de bois délavé était ouvert... Le chien s'engagea dans l'allée de gravier et vint se poster face à la porte comme attendant que j'ouvre. C'était une sorte de faux molosse à la gueule renfrognée et à l'œil triste, robe noire et babines blanches, il était aux aguets.

Attend-il que j'ouvre ?

Ses maîtres l'avaient-ils oublié à la fin de la location de cette maison ?

Il fit un tour de la maison, puis un second. Que cherche t-il ? Il doit sentir ma présence

Placée derrière les rideaux de la fenêtre que j'avais fermé, je l'observais. Sa mine patibulaire m'amusait .Un joli collier rouge renvoyait la lumière de la lune naissante. Il ne bougeait plus maintenant : Gardien ou geôlier.

Je reprenais mon enquête quand je me souvins que la voiture de mes parents avait quitté la chaussée et percuté un platane pour éviter un chien. Pierre avait un chien, un berger belge lorsqu'il vivait à New-York. Dorothy n'avait pas de chien mais les aimait beaucoup. Elle était intarissable sur la question des races

Je ne voyais pas le lien entre Terence et chien pas plus qu'entre facteur avec chien.

J'allais abandonner mes investigations qui me paraissaient stupide voire absurde quand mon portable sonna. C'était Madison.

« Mary Alvarez » me dit-il » « Je ne vous dérange pas ? Comment vous sentez-vous ?

Avez-vous réfléchi à un lien entre ces victimes. ? »

« Non, rien, mon esprit est embrumé. Je suis à la fenêtre et je regarde un chien posté devant la porte. Et je lui racontais le lien que je voyais entre deux des quatre victimes ainsi que le lien avec la mort de mes parents». À l'autre bout du fil un silence se fit.

« A quoi ressemble ce chien ? »

« C'est un gros chien noir »

« Aucun signe distinctif ? »

Il porte un drôle de collier rouge orné de petites plaques de métal étincelant.»

« C'est curieux, reprit Madison... Je n'aime pas beaucoup ça... comme se parlant à lui-même.. Je préfère que vous ne bougiez pas, ne lui ouvrez pasje vous rappelle... »

Mon histoire semblait faire écho à quelque chose qu'il savait...

Le chien commençait à grogner. Il reprit sa ronde autour de la maison et je voyais sur ses babines qu'il bavait.

Sa présence se faisait maintenant de plus en plus insistante... Il cognait à la porte avec sa gueule... Qu'est-ce que c'est que cette histoire

A présent, il montrait ses crocs... Pas si sympa que ça la bête... Il haletait entre les coups portés sur le bois de l'entrée.

Madison me rappela une demi-heure plus tard.

« Voilà, je vous explique. Des hommes des forces spéciales seront là dans dix minutes. Ce chien n'est pas un chien ordinaire, c'est un chien mutant du laboratoire du professeur Wilmore dans le New-Jersey.

Les chiens de ce labo nés il y a huit ans sont des monstres capables de tuer un homme.

Ce savant fou a essaimé ces chiens sur toute la planète. On en recense plus de trois cents dans le monde. Nous en avons attrapé 120.

Il faut un premier contact avec un de ces chiens trafiqués. Une caresse par exemple puis plus rien. Votre odeur s'imprime en lui... Lorsqu'il y a une seconde rencontre, c'est là que ça se gâte.

Dans le cas de vos proches, ils étaient tous réunis pour un barbecue dans le jardin de vos parents il y a trois ans, vous y étiez aussi. Les algorithmes nous ont donné la date. Il s'agit du 4 Juillet 2012 pour l'indépendance day. Un de ces chiens mutants est entré dans le jardin et est venu se faire caresser par vos parents puis par Terence, Peter, Dorothy, le facteur... et vous.

Lors de la seconde rencontre, ils se transforment. Ils sont capables d'hypnotiser et émettent une onde qui paralyse la raison et pousse la victime au suicide. C'est ce qui est arrivé à tous. Chacun a revu un chien du docteur Wilmore.

Mes hommes arrivent, ne bougez pas... »

À ce moment-là, j'entendis un sifflement de balle. Un flic encagoulé venait de tirer sur la bête. L'instant d'après je l'entendis m'appeler. « Vous pouvez sortir, nous l'avons eu ».

Marie-Pierre Dunod



L'île de la cité,
Lutèce en était le nom !
Paris son excroissance monstrueuse,
En fut son ambition,
«**FLUCTUAT NEC MERGITUR** »
Sa devise !
De forêts en collines, de plateaux en vallons,
Son horizon bucolique était sa parure !
Mais l'ambition se fit vorace !
L'hydre parisienne dévora le bel horizon
Lui substituant un glacis de bitume et béton !
Entre Seine et Loire, toujours plus à l'ouest,
La mégapole monstrueuse, déploya ses tentacules ambitieuses !
D' »**ILE DE France** », sa prétention à incarner la France,
Lui monta à la tête !
Alors, bien au-delà d'Orléans et Rouen,
Son rêve de port maritime, s'enlisa dans le limon devenu infertile
Des riches plaines de Touraine et Mayenne,
Que la montée des eaux océaniques,
Avait converti désormais en » prés salés » vaseux !
Quelle triste destinée pour ce Paris, devenu dès lors,
Symbole universelle de la démesure des ambitions humaines !
La mégalomanie et la cupidité firent sombrer le beau bateau parisien.
De sa fière devise il fut déchu définitivement !
Et Paris ne valut même plus une messe humaniste et écologique !
POURTANT, de ce conte philosophique au destin ténébreux,
Une lumière d'espoir d'un « autre monde » possible,
Émergea de ce chaos écologique !
Entre Mérintaise, Rhodon et Yvette,
Le phare de **MAGNY LES HAMEAUX**,
De plateaux en vallons verdoyant,
Symbolisa la résistance de son peuple pour la préservation de son cadre de vie.

L'histoire accorda à MAGNY LES HAMEAUX,
nouvelle et belle « ILE DE France »
L'honneur de porter fièrement au fronton de ses monuments,
La fameuse devise, devenue désormais sienne,
« FLUCTUAT NEC MERGITUR »

Philippe Légein



L'atelier d'écriture des Amis de l'Estaminet et de la Culture se réunit tous les 15 jours, à l'Estaminet café,

De 17 h 30 à 20 h.

Et en journée complète deux ou trois fois par an.

Les Amis de l'Estaminet et de la Culture : 01 80 78 56 23

amilestami@modulonet.fr